

VI

HISTOIRE DU BONHOMME MAUGRÉANT

(CONTE DE LA CHAMPAGNE.)

Il était une fois un paysan qui avait autant d'enfants qu'il y a de pierres dans les champs. On l'appelait le père Maugréant, et il était bien nommé, car le pauvre homme maugréait toujours entre ses dents.

Il allait au cabaret plus souvent qu'à l'église ; mais c'était pour chasser le souci, disait-il. Un jour qu'il y était depuis des heures et des heures, et que le souci ne voulait pas s'en aller, il se dit tout à coup en se frappant le front :

— Mieux vaut s'adressé' au bon Guieu qu'à sés saints, j'irai l'trouvé' et j'y d'mand'rai pou'quouè qu'toute la chance éé toujou's pou' lés aut'es et tout l'guignon pour mouè.

Et là-dessus il se lève et se met à chercher le chemin du paradis. A force de chercher et de marcher, de tourner et de virer, il finit par y arriver. Il frappe à la porte : Pan ! pan !

— Qui est là, dit Saint Pierre.

— C'éé mouè, grand saint, v'savez ben, l'péze Maugréant.... qu'a autant d'enfants qu'y a d'piér's dans lés champs.

— Et que voulez-vous ?

— Parlé' au bon Guieu. J'vou'rais y démandé' pou'-quoué qu'tout' la chance éé toujou's pou' lés aute's et tout l'guigncn pour moué.

— Le Seigneur est dans sa vigne, et il n'aime pas les questions. Passez votre chemin.

— Grand saint... j'suis in pauv'e pér' eud' famille ; si vous vouliez, vous qui faisez des mirâques...

— Allons ;... attendez, bonhomme, dit saint Pierre, je m'en vais voir par là si j'ai quelque chose pour vous.

Saint Pierre referme sa porte, mais il revient bientôt.

— Tenez, voilà un panier qui en fait des « mirâques ». Quand vous voudrez vous en servir, vous n'avez qu'à dire comme ça : *Petit panier, petit panier, fais ton métier !* et vous verrez ce qui arrivera. Mais quand vous en aurez assez, n'oubliez pas de dire : *Suffit, suffit pour aujourd'hui !* Ah !... encore.... vous n'avez pas besoin de le montrer à tout le monde, ni de dire que c'est moi qui vous l'ai donné. Vous entendez ?

Le bonhomme ne savait trop si c'était pour rire ou pour de bon ; il prit le panier en secouant les oreilles et sans songer à remercier ; mais dès qu'il se vit seul, il essaya si les paroles feraient leur effet. Aussitôt, voilà que le panier commence à grouiller, à bouillonner, puis à déborder de petits pains de toutes façons et de toutes sortes de petits poissons qui grossissaient en s'élevant dans leurs plats et redescendaient ensuite à terre en cascade sans se renverser. Et il en venait, il en venait ! c'était comme un torrent. La route en fut bientôt toute couverte. Le bonhomme ne savait plus où poser le pied, et il commençait à s'effrayer ; heureu-

sement il se rappela qu'il fallait crier : *Suffit, suffit pour aujourd'hui!* et le torrent s'arrêta.

Il s'assit alors sur un tas de cailloux et se régala on peut penser comment. Il n'avait que l'embarras du choix ; anguilles, truites, saumons, turbots, tous les poissons de la mer et des rivières nageaient devant lui dans la sauce. Cependant le bonhomme commença bientôt à hocher la tête et à maugréer tout bas. Quelque chose lui manquait : « J'mange, j'mange... et je n'bois rien ! »

Et comme il levait les yeux en disant cela, il se retrouva justement devant le cabaret et il y entra tout droit :

— Apportez du meilleur, la p'tit mèze, et deux verres, dit-il en clignant de l'œil au cabaretier, qui, d'ordinaire, lui tenait compagnie. Et si vous voulez vous régaler d'poisson, en v'là pou' tout' la maison. Seul'ment... v'navez pas b'soin d'dire à tout l'monde c'que v's allez voir... V's entendez ? « *P'tit pagnier, p'tit pagnier, fais ton méquier !* »

Et voilà que le panier se remet à grouiller, à bouillonner et puis à déborder de petits pains de toutes façons et de toutes sortes de petits poissons sur la table, sur les chaises, sur le plancher et jusque dans la rue.

— Ramassez, ramassez ! disait le bonhomme, n'vous gênez point ; quand gn'y en a p'us, gn'y en a encô'.

Et il fallait voir le cabaretier et la cabaretière courir après les plats ! Mais tout en travaillant ainsi des pieds et des mains, ils se disaient tout bas : « Si j'pouvions aussi attraper l'pagnier, c'ee' ça qui nous convien'rait dans not'e méquier.... »

Ils essayèrent d'abord de savoir du bonhomme où l'on pourrait bien en avoir un pareil ; mais il tenait à garder ce secret-là pour lui seul, et il n'en desserra

pas les dents. Cependant ils lui versèrent si souvent et si bien qu'il finit par s'endormir. La bonne pièce de femme alla chercher alors dans sa cuisine un panier à peu près pareil, qui avait justement servi la veille à rapporter du poisson dont on voyait encore des écailles, et elle le mit à la place du panier merveilleux qu'elle cacha soigneusement. Quand le bonhomme se réveilla, l'heure de la soupe sonnait ; il se leva en sursaut, prit son panier sans se méfier de rien et se hâta de chercher le chemin de la maison.

Il arriva juste au moment où sa femme mettait une pauvre soupe sur la table, entourée d'une ribambelle d'enfants, petits et grands, affamés et maugréants..... avec des yeux !.... Le bonhomme, qui avait passé la nuit dehors, allait être reçu comme il le méritait ; mais, dès le seuil de la porte, il se hâta de dire, en brandissant son panier :

— N'vous gâtez pas l'appétit, l's enfants ! j'apport' eud'quoi vous régale' tous. Vous voyez ben c'pagnier-là !... bon ; maint'nant, vous allez tous dire comme ça : *P'tit pagnier, p'tit pagnier, fais ton méquier !* et vous voirrez c'qu'arriv'ra !

Et ils firent comme il leur disait, pour voir ce qui arriverait. Mais ils eurent beau dire et crier, le petit panier ne savait qu'un métier, qui était de rester petit panier.

Le bonhomme n'y comprenait plus rien ; il tournait, tournait autour de la table, et regardait de tous côtés son panier, en maugréant, maugréant, comme de sa vie il n'avait maugréé. Sa femme et ses enfants ne savaient s'ils devaient rire ou pleurer et le croyaient fou.

— Attendez, attendez ! s'écrie-t-il soudain ; i' sent déjà l' poisson... sentez-vous ?

Il le sentait en effet, terriblement ; mais le pauvre homme n'en put tirer autre chose.

— Est-c' que ça n' s'rait pas l' mien ? se dit-il enfin. Est-c' que par hasard ?... Ah ! sarpejeu !

Et sans écouter sa femme ni ses enfants qui veulent le retenir, il court demander à la cabaretière s'il ne s'est pas trompé.

— Impossib'e, répond-elle, vous voyez, gn'y a ici ni pagnier, ni corbeille. Ben sûr vous aurez oublié comme i' faut dire.

— C'est ben sûr ça, dit-il.

Elle lui verse là-dessus un verre du meilleur, et le voilà reparti pour le Paradis, où cette fois il arriva bientôt. Il frappe à la porte : Pan ! pan !

— Qui est-là ? dit Saint Pierre.

— C'ée' moué, grand saint, v' savez ben... l' péeze Maugréant... qu'a autant d'enfants qu'y a d' pierr's dans les champs...

— Mais, bonhomme, on vous a déjà donné hier.

— Voui, grand saint ; mais c'ée' vot' pagnier ; j' sais pas c' qu'il a, i' n' veut p'us aller.

— Eh bien, laissez-le reposer. Je m'en vais voir par là si j'ai autre chose pour vous.

Saint Pierre referma sa porte, mais il revint bientôt :

— Tenez, voilà un coq, mais un coq !... Vous n'avez qu'à lui dire comme ça : *Coq de Saint Pierre, coq de Saint Pierre, montre un peu ce que tu sais faire !* et vous verrez ce qui arrivera... Ah ! encore... Vous n'avez pas besoin de le montrer à tout le monde.

— Oh ! j' suis pas si bête que j'suis mal habillé.

— Ni de dire que c'est moi qui vous l'ai donné, vous entendez ? Je n'en ai pas comme ça à la douzaine à distribuer.

Et Saint Pierre referma sa porte sans attendre d'autre remerciement.

Quand le bonhomme se revit seul sur la route, c'était justement devant le cabaret, et il y entra tout droit.

— D'où v'nez-vous donc comm' ça avé' c' biau cô rouge dans vot' pagnier, p'pa Maugréant, lui demanda la cabaretière de sa voix la plus douce.

— Ah ! voélà... je r'viens d' là votù n'y en a pas comm' ça à la douzaine à distribuer, répondit-il d'un air finaud en s'asseyant devant la table.

On lui servit du meilleur, et tant qu'il voulut ; et bientôt l'envie de faire admirer sa nouvelle merveille commença à le démanger.

— *Coq eud' Saint Pierre, coq eud' Saint Pierre, montre in peu c' que tu sais faire !*

Et voilà le coq qui se dresse sur ses ergots en battant des ailes et qui chante : Coquerico ! d'une voix de trompette. Et à chaque cri, il lui tombait du bec des grains d'or et des diamants gros comme des petits pois, que le bonhomme recevait en clignant de l'œil dans son chapeau, mais cette fois sans rien laisser ramasser à personne.

Cependant le cabaretier et la cabaretière échangèrent un coup d'œil qui voulait dire : « V'là un cô' à mett' avé' not' pagnier. » — Buvez donc, p'pa Maugréant ! — Et ils versaient toujours, si bien qu'il finit par s'endormir encore.

La fine mouche de femme prit alors tout doucement le coq merveilleux : « Viens, mon bellot, viens, mon bellot », et s'en alla l'enfermer dans son poulailler, d'où elle rapporta un coq tout pareil qu'elle mit à la place dans le panier.

Quand le bonhomme se réveilla, la nuit tombait ; il jeta quelques grains d'or sur la table, prit son coq et

son panier sans se méfier, et bien fier de ce qu'il apportait, il se hâta d'arriver à la maison. Sa femme l'attendait devant la porte avec toute sa couvée de petits Maugréants :

— N'es-tu pas honteux d' perd' ainsi à boire ton temps et ton argent ?

— Bah ! dit-il, de l'argent ?... j'ons maint'nant d' l'ôr et des guiamants. Venez, l's enfants ; vous voyez ben c' cô'-là su' la tab'e ? Bon... à présent, v's allez tous dire comme ça : *Coq eud' Saint Pierre, coq eud' Saint Pierre, montre in peu c' que tu sais faire !* et vous voirrez c' qu'arriv'ra.

Ils n'avaient pas grande confiance cette fois, cependant ils firent comme il leur disait pour voir ce qui arriverait. Prr ! voilà le coq qui se sauve par la chambre en criant, mais sans laisser tomber le moindre grain d'or, ni le plus petit diamant.

Le bonhomme n'en pouvait croire ses yeux, il maugréait, maugréait : « Mais j' suis pourtant ben sûr... Faut qu' j'aie encore oublié comme i' faut dire. Satanée caboché ! » disait-il en se prenant aux cheveux à pleins poings.

Soudain le voilà qui court après son coq, qu'il rattrape et fourre dans son panier ; puis, sans rien entendre, il part raide comme balle. Il ne s'arrêta qu'une minute en passant au cabaret, et il arriva tout courant au Paradis avec ses gros sabots qui faisaient un bruit de tonnerre.

Les étoiles commençaient justement à s'allumer.

— Pan ! pan ! pan !

— Eh bien ! qui donc frappe ainsi ? dit Saint Pierre.

— Ouf ! c'eeé moué, grand saint, v'savez ben... l'péeeze...

— Ah ça !... mais, mon brave homme, vous venez

plus souvent qu'à votre tour, et à pareille heure !

— V's excuserez, grand saint, mais c'ée' vot' cô : j'sais pas c'qu'il a..., i' fait comm' vot' pagnier, voyez.

— Ça... mon coq ! ça... mon panier ? Vous vous les êtes laissé changer, bonhomme.

— Changer ! dit le père Maugréant qui commençait à comprendre... Mais alors c'ée' donc cés deux...

— Je vous avais pourtant dit de ne les montrer à personne, reprit Saint Pierre... Mais non..., attendez, j'ai encore par là quelque chose pour vous.

Saint Pierre étend le bras et décroche quelque chose à la muraille.

— Tenez, dit-il, voilà un sac; quand vous aurez besoin d'une baguette pour votre jaquette ou pour celle d'un ami, vous n'avez qu'à dire comme ça : *Flic, flac, baguette, hors du sac !* et vous verrez ce qui arrivera. Je ne vous dis que ça !

Et Saint Pierre referma sa porte d'un air malin.

— Ah ! ah ! j'vois d'quoi qu'i' r'tourne maint'nant, se dit le bonhomme, mais j'veus quiens, més deux filous.

Et il se hâta de regagner le cabaret avec son coq, son sac et son panier.

— Faites-moi rôti' c'coquin-là, dit-il en entrant, et n'me l'changez pas ! entendez-vous, la p'tit' mèze ? Vous pouvez allumer l'feu avè' l'pagnier. Après ça, j'veus frai voir c'que j'ai là dans mon sac, ajouta-t-il du même air goguenard qu'il avait vu à Saint Pierre.

— Il va se passer quelque chose, pensait la cabaretière. Et elle se mit à préparer son coq sans faire semblant de le reconnaître, tandis que le cabaretier, qui n'était pas plus tranquille, essayait, mais en vain cette fois, d'endormir le paysan.

Lorsqu'il eut fini de se restaurer, ce qu'il ne fit pas

sans maugréer, car la volaille n'était pas très tendre, le bonhomme frappa comme ça du plat de la main sur la table et dit :

— A présent, j'vens voir si j'nous comprénons. C'ée' mon cô et mon pagnier qu'i' m'faut, et vite et tôt !

— Vot' cô' et vot' pagnier, p'pa Maugréant ! Mais vous v'nez...

— Mon cô' et mon pagnier, que j'dis... Et si v'n'entendez pas de c't'oreille-lè, v'là d'quoi vous ouvri' l'entend'ment des deux côtés : *Flic, flac, bayette, hors du sac !*

Et flic, flac ! comme l'éclair, une baguette blanche part du sac et se met à houssiller le cabaretier et la cabaretière et devant et derrière, puis, aussitôt après, le bonhomme Maugréant et derrière et devant, de façon à les faire sauter tous les trois par la chambre, comme des flocons de laine sous les coups d'un cardeur de matelas.

— Arrêtez-la ! arrêtez-la donc ! J'vens vous rend'e vot' cô' et vot' pagnier ! s'écriaient l'homme et la femme en se cachant la tête l'un contre l'autre.

— Halte ! halte donc ! tu bats ton maître ! Satanée bayette, s'écriait le bonhomme en s'aplatissant contre la muraille ! Arrêteras-tu ! Suffit, suffit pour aujourd'hui !

Mais la « bayette » n'entendait à rien, elle ne connaissait ni valet ni maître et allait toujours son train : flic, flac, et par ci et par là, en veux-tu, en voilà : aïe ! aïe ! aïe ! ho lâlâ !

Heureusement Saint Pierre entendit leurs cris du haut du Paradis, et il descendit encore à temps pour les empêcher d'être roués de coups.

— *Flic, flac, baguette, vite au sac !* dit-il en entrant. Et la baguette obéit aussitôt.

— Allez me chercher le coq et le panier.

Quand le coq et le panier furent sur la table, Saint Pierre parla ainsi :

— Vous avez tous les trois ce que vous méritez. Vous le gros dodu de cabaretier et sa petite ménagère, qui vous entendez si bien ensemble, retenez cette leçon : contentez-vous désormais d'écorcher les gens sans les voler, sinon gare la corde après le bâton. Pour toi, mon pauvre « péeze Maugréant, qu'as autant d'enfants qu'y a d'piérres dans les champs », et qui maugrées toujours contre le sort et le temps, tu vois qu'il y a aussi de ta faute dans ton affaire, et que tu ne sais pas mieux profiter du bien que du mal qui t'arrive. Tu as eu entre les mains les pains et les poissons miraculeux de l'Evangile, qui servirent à Notre Seigneur à nourrir quatre mille et je ne sais combien de personnes dans le désert, et qui auraient bien pu suffire à te nourrir, toi et ta famille. Quant à ce brave coq — le même qui chanta si à propos chez Pilate — il pouvait te rendre riche pour la vie et l'éternité. Tu n'as pas su garder un seul jour ces dons du ciel. Je reprends mon panier, mon coq et ma baguette — la propre baguette de Moïse — qui ne sait pas seulement épousseter les habits, qui tire aussi l'eau du rocher, dompte les dragons, découvre les trésors cachés dans les montagnes, et qui aurait pu faire bien d'autres merveilles encore pour toi.

A présent, mon bonhomme, ne te plains que de toi-même, et tâche au moins de retenir ceci :

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Et le conte finit là.

Charles MARELLE, *Contes et chants populaires français*.